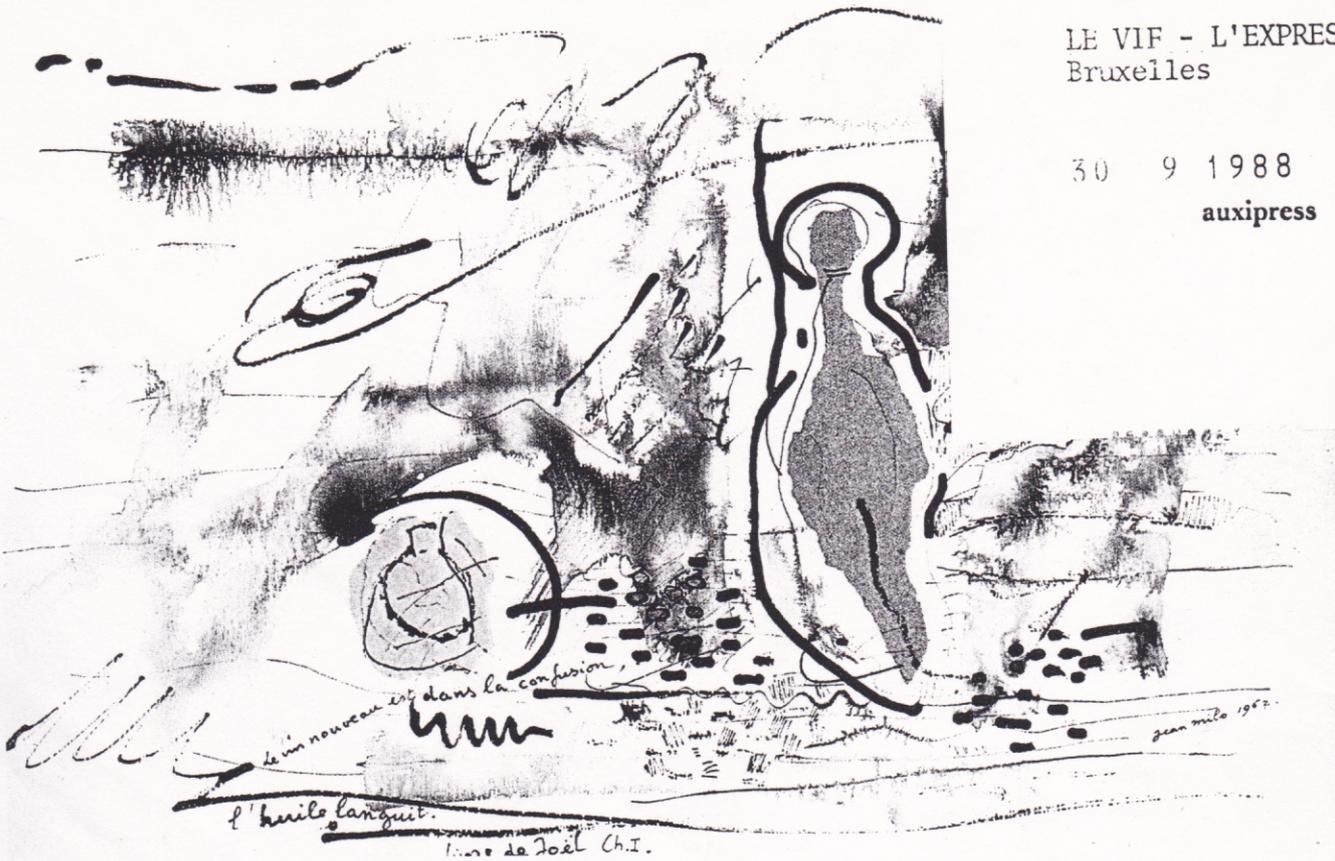


LE VIF - L'EXPRESS
Bruxelles

30 9 1988

auxipress



Jean Milo : recherche d'un univers organique.

ARTS Vous avez dit abstrait ?

Abstraction-figuration. Un vieux débat que la mode fifties remet à l'ordre du jour.

Constat : les fifties ont la cote. Encore faut-il savoir si cet engouement relève d'une mode passagère ou porte en lui une vision d'avenir. S'il relance de vieux débats poussiéreux ou si, grâce à lui, certains peintres belges, restés au pays, pourront enfin, prendre « leur » place parmi les autres. Quatre anciens membres de la fameuse « Jeune Peinture » qui, au sortir de la guerre, devait amener en nos terres, la modernité, la revendiquent en tout cas en ce moment.

Gaston Bertrand avec une rétrospective au musée provincial d'Ostende dès le 14 octobre prochain ; Antoine Mortier au Centre d'Art contemporain de Bruxelles (à partir du 7 octobre) avec des peintures récentes, pour la plupart inédites, et les dessins préparatoires aux reliefs inaugurés le 2 octobre dans la station de métro Yser ; Jean Milo à la galerie Moment (à partir du 9) avec des dessins-collages sur le thème de la Bible, trois kakémonos et des encres sur papier de riz réalisés au début des années 60 sortis pour la première fois de leur carton. Enfin, Mig Quinet avec un vaste panorama du travail accompli depuis

un demi-siècle, dans les salles du musée de Louvain-la-Neuve (jusqu'au 23 octobre).

L'attrait pour la non-figuration des fifties peut s'expliquer de plusieurs façons. A la base, il y a la très prosaïque logique du marché. Si on considère que les amateurs de peinture « jeune » sont à peine plus âgés que les créateurs qu'ils admirent, force est d'admettre qu'ils avaient en moyenne entre 30 et 40 ans entre 1950 et 1960. Cela signifie que depuis quelques années déjà, des collections entières ont pris, via les héritiers, la voie des salles de vente et des antiquaires. Parmi ces derniers, certains ont ainsi pu constituer un « stock » qui peut, aujourd'hui, être distillé et travaillé « à la hausse ». L'offre créant le désir, on imagine bien la suite du scénario. Un peu partout dans le monde, des émulations de tous ordres conjuguent les efforts et les plaisirs : collectionnisme aiguë, snobisme, effet de nouvelle caste, de mode... D'autre part, l'amateur de découvertes, déçu par la rareté ou le prix exorbitant des œuvres de premier ordre datant des années 20 ou du début de siècle, se rabat avec délice sur cette nouvelle caverne d'Ali-Baba, plus ▶

► tout à fait vierge certes mais pas épuisée encore.

Pourquoi alors ce purgatoire par lequel semblent être passées les années 50 ? Première cause : l'inflation de créateurs qu'a connue la période d'après-guerre. Ensuite, l'occlusion systématique par l'idéologie culturelle de la décennie suivante, préoccupée davantage par l'objet et le sociologique que par l'humanisme individualiste, de la génération des « gestuels ». Prolongeant alors le travail des grands frères, les créateurs des années 70-80 joueraient la carte du conceptuel, des performances et des installations, ouvrant ainsi d'autres possibles à l'art mais laissant moribondes et désuètes les recherches antérieures. Or, n'allait-on pas bientôt, via les « Nouveaux Sauvages », parler de retour à la peinture ? La référence, pas bien audacieuse au fond, prit alors appui sur la « figure » et l'expressionnisme début de siècle. C'était un peu maigre.



Mig Quinet : la dérision.

demi-teintes et, au passage, ignorent les Giacometti, Bacon et Dubuffet.

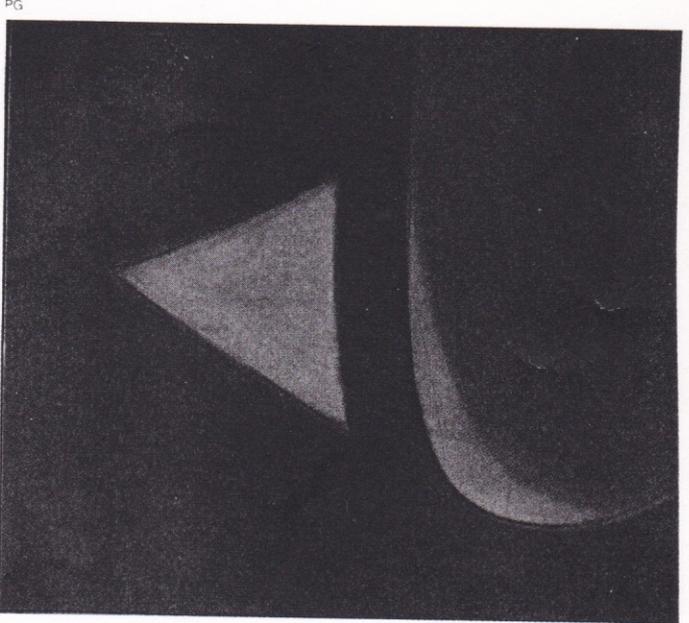
« La peinture abstraite ? un mauvais terme », écrit en 1956 Léon Degand, ce Bruxellois de Gand, monté à Paris pour y défendre la peinture géométrique. Avant tout, explique-t-il dans son manifeste didactique récemment ressorti de presse, ce n'est pas une école d'art après les autres tout, mais le développement d'une pensée plastique qui part de l'impressionnisme et de Cézanne. Surtout, une nouvelle conception de l'art défiant l'approche mentale adaptée à la peinture figurative à laquelle nous sommes habitués. Une deuxième manière de penser la peinture, radicalement différente, imaginée à partir de signes premiers — entendez irréductibles à toute forme de figuration — posés non plus dans les espaces profonds des traditionnelles « peintures-fenêtres » mais flottant, en a-pensateur sur la bidimensionnalité de ce que le critique appelait le « tableau-billard ». Il s'y trouverait donc une logique propre et tout à fait neuve qui, libérant l'homme de son poids et de sa verticalité, l'amènerait vers d'autres musiques.

En Belgique, le plus proche de cette conception, à l'époque, fut sans doute Jo Delahaut. A ses côtés, d'autres chants, moins péremptaires se préparaient. Peu à peu, les amateurs se font plus nombreux à les rechercher et, à suivre avec étonnement le fil d'Ariane de multiples jardins secrets, qui, pour la plupart, n'ont pas encore donné leurs dernières fleurs. Mig Quinet, Antoine Mortier et Jean Milo en sont trois beaux exemples. Tous trois nés entre 1906 et 1908 ont déjà la quarantaine et quelques années de peinture quand ils optent pour la non-figuration. Leur œuvre traduit à merveille l'éthique de ces cher-

La présence, au milieu de la jeune génération, des Armando, Tapiès ou Saura dans la récente exposition européenne « Eighty » n'est-elle pas significative à cet égard ? Certains jeunes voudraient-ils en revenir à la peinture spéculaire, intime et essentiellement subjective, celle justement, qui, dans les années 50, trouva un terrain particulièrement favorable ? Celle aussi qui se déchira à vouloir répondre à la question : « Qu'est-ce qu'une peinture abstraite ? » Les théories, à l'époque, ne manquent pas. Les polémiques non plus. On est tachiste, matérialiste, paysagiste abstrait, lyrique, chaud, froid ou géométrique. Les défenseurs de l'art abstrait précisent chacun leur idéal, montent aux barricades, méprisent les

chœurs manière fifties même si leur logique n'est pas celle de Léon Degand. Leur vision de l'abstraction n'abandonne en effet, ni la nautre, ni les lois de la peinture classique, mais elle révèle la puissance de ce qui, après la succession des avant-gardes est revenu au goût du jour : l'aventure du peintre.

Antoine Mortier est des trois, le plus sculptural. Sa vision, accusant le monumental par la suppression des avant-plans, des gestes sans remords et des lumières d'éblouissements prend racine chez l'homme, la femme, le couple, la scène de rue, le geste quotidien. S'il en dégage la violence ou l'appel, la joie sereine ou la tristesse, c'est toujours une musculature plastique qui, à nos pieds, dépose de grands moments de statuaire. Mig Quinet, au contraire, dans son expressionnisme, joue la dérision. Un pied dans le figuratif, un autre dans son contraire, elle inflige aux « acteurs » des sauvageries chromatiques et techni-



Antoine Mortier : de grands moments de statuaire.

ques qui font sauter la toile « du billard à la fenêtre », sans autre forme de procès qu'un torrent de plaisir. Peindre pour raconter les métamorphoses d'un arbre, d'une baigneuse ou d'objets futiles.

Avec Jean Milo enfin, l'aventure est ailleurs. Non seulement, la nature est omniprésente dans son œuvre, mais on sent chez lui, la volonté, de rejoindre à travers elle l'univers organique. Peu lui importe alors de prendre appui sur un vol de mouettes, une sonate de Mozart, une lumière de printemps ou un texte biblique. Peu lui importe encore de mêler les techniques et les manières, le figuratif et l'abstrait, le tachisme, le gestuel, la touche impressionniste ou l'écriture apaisée. L'ancienne question — est-ce ou non de l'abstrait ? — semble décidément n'avoir existé que pour quelques-uns. Si l'engouement pour l'art non figuratif des années 50 n'avait servi qu'à prouver cela, ce serait déjà une fameuse victoire sur les obscurantismes.

Guy Gilsoul ■

Expositions : Mig Quinet, musée de Louvain-la-Neuve, jusqu'au 23-10. Antoine Mortier, Centre d'art contemporain, avenue des Nerviens à 1040 Bxl, du 7-10 au 5-11. Jean Milo, Galerie Moment, chaussée de Charleroi à 1060 Bxl, du 7-10 au 26-10.

Publication : Léon Degand, Abstraction-figuration, coll. Diagonales aux éd. Cercle d'Art, 275 p. Mig Quinet, par Serge Goyens de Heusch aux éd. Labor, 160 p., ill. Antoine Mortier, par K Geirlandt et F. Borel (à paraître).

Quelques lieux pour la peinture années 50 : Cats et d'Huytster à Bruxelles, International Art Gallery à Lasnes, André Simoëns à Knokke...